



Continents manuscripts

Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora

2 | 2014

Bien écrire, mal écrire

Victor-Lévy Beaulieu : une écriture de la fureur ou comment « enquêbéciser » la langue française

Étude des manuscrits de *La Grande Tribu*

Myriam Vien



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/coma/315>

DOI : 10.4000/coma.315

ISSN : 2275-1742

Éditeur

Institut des textes & manuscrits modernes (ITEM)

Référence électronique

Myriam Vien, « Victor-Lévy Beaulieu : une écriture de la fureur ou comment « enquêbéciser » la langue française Étude des manuscrits de *La Grande Tribu* », *Continents manuscripts* [En ligne], 2 | 2014, mis en ligne le 22 avril 2014, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/coma/315> ; DOI : 10.4000/coma.315

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.



Continents manuscripts – Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Victor-Lévy Beaulieu : une écriture de la fureur ou comment « enquébéciser » la langue française

Étude des manuscrits de La Grande Tribu

Myriam Vien

- 1 Le Québec francophone des années 1960 et 1970 connaît une crise de conscience linguistique qui lance un débat houleux sur la question du « joul¹ », jargon populaire associé au parler de la classe ouvrière canadienne-française. Alors que les partisans du bien-écrire et de la norme française dénoncent cette « langue désossée, symptôme d'un malaise de civilisation et révélateur de l'échec du système de l'enseignement du français au Québec² », d'autres voient encore dans cette « dégradation » de la langue l'emblème d'une aliénation collective qui appelle à être exorcisée. Lorsque l'écrivain québécois Victor-Lévy Beaulieu³ prend part à cette querelle du joul en 1971, il adopte d'abord une position nuancée, se limitant à dénoncer le conformisme des institutions par rapport à la langue : « Pourquoi nous met-on en demeure de choisir entre le pur joul et le français international à l'état pur ? Entre les deux, il y a bien une marge québécoise⁴ ». Toutefois, VLB radicalise sa position en reprenant le mythe de la création collective de l'individu québécois et, dans un essai écrit en joul en 1973, suggère : « C'pas pour rien si les véritables créateurs québécois s'sont mis à parler un aut'e langage, c'te français québécois qui coïncide avec notre invention comme hommes originaux dans une société qu'nous voulons originale, à notre imag'rie et pis à notre ressemblance⁵. » Pour lui, le joul colle à l'identité du peuple québécois :

Nous avons la langue de ce que nous sommes. Notre langage est à notre ressemblance. Le langage n'existe qu'en fonction de ceux qui parlent. Et nous parlons du milieu du malaise d'une société qui n'est pas sûre de ses jambes pour avoir vécu trop longtemps dans l'ambiguïté. Longtemps, on a essayé de nous imposer un langage qui ne convenait pas à notre propos, qui se consumait dans l'artificialité, qui puait le chloroforme, qui était plein de bébites.⁶

- 2 Victor-Lévy Beaulieu revendique donc le « mal-écrire » en tant qu'expression d'une langue fidèle à une société qui n'est pas encore assez solide, et rejette le mimétisme dont font preuve, selon lui, trop d'écrivains de son époque qui se soumettent sans résistance aux conventions de la norme française. Il n'empêche que, malgré le fait que VLB insiste sur le respect des locuteurs québécois, il espère tout de même « “voir changer” leur situation de dépossession – une position commune à tous les intellectuels indépendantistes⁷ » selon Karim Larose. Ainsi, dans sa pratique littéraire, il s'autorise un parti pris esthétique sans contraintes préétablies. Plaidant qu'« il y a autant de réalités de langage qu'il y a de réalités québécoises », VLB déclare, au sujet de sa langue d'écriture : « Personnellement, j'adopte volontiers celle qui me plaît, celle que je trouve efficace. Je ne crois pas écrire en joual. Je crois plutôt écrire dans la fureur. Peu m'importe d'être fidèle à une réalité que, de toute façon, j'aimerais voir changer⁸. » Cette écriture de la fureur se déploie dans une langue colorée d'archaïsmes et de régionalismes, et s'engage résolument dans une logique expérimentale qui cherche à briser les digues de la norme linguistique française. Parce qu'aux dires de VLB, « [e]xpérimenter le langage, c'est là le premier travail de l'écrivain », celui-ci va tenter d'imposer une langue nouvelle qui serait à la fois voix du Québec actuel et promesse d'un temps où les Québécois auraient dépassé leur condition d'aliénation. Autrement dit, cette « écriture de la fureur », mise en avant par VLB, ne poursuit d'autre objectif que celui de changer cette « réalité » dans laquelle il est pris.
- 3 Cet article se propose donc d'étudier comment cette fureur et cette volonté de changer la réalité linguistique se déploient dans la pratique littéraire de l'écrivain, à travers les différentes versions de *La Grande Tribu – C'est la faute à Papineau*⁹, le « Livre totalisant » qu'il annonce depuis le début de sa carrière. *La Grande Tribu*, appelée à devenir l'épopée glorieuse des origines de la nation canadienne-française, aboutit en « grotesquerie¹⁰ », genèse burlesque relatant l'échec d'un peuple à entrer dans l'histoire. Cette œuvre, mettant en scène une parodie du passé national, obscurcit le sens des événements et déforme le réalisme historique par l'intervention d'une galerie de personnages hybrides, mi-humains, mi-animaux. *La Grande Tribu* propose une vision tordue de l'histoire dans laquelle le peuple québécois dériverait de la « Nation des petits cochons noirs », une lignée d'ancêtres à moitié porcins qui auraient quitté la France pour peupler le Nouveau Monde. En suivant la transformation de la langue entre les premières ébauches écrites au début des années 1980, et la version publiée, parue en 2008, notre étude révélera une radicalisation de l'expérimentation langagière qui vise à « enquébécoiser » la langue française, c'est-à-dire à prendre possession de la langue dominante pour la forger à son image : « J'le prends l'langage, j'le magane pis j'le beautifie, j'le r'vire à l'envers pis j'y défais toutes ses coutures¹¹. » Ainsi, et c'est là notre hypothèse, le travail sur la langue, dans un esprit de rupture avec le mimétisme et l'autorité de la norme française, signale le passage d'un récit de l'histoire, qui inscrit le Québec dans une filiation historique avec la France, à un récit du mythe, qui ouvre les possibilités de la langue et permet de fantasmer la création du pays québécois ainsi que son entrée définitive dans l'Histoire. En convenant de la nécessité de considérer l'emploi de la langue à l'intérieur de son cadre diégétique, notre démonstration insistera fortement sur les liens qui se tissent entre le projet historique et mythique de *La Grande Tribu*, et les différentes formes qu'adopte le langage.

Versions manuscrites

- 4 Une première version de *La Grande Tribu* datant vraisemblablement de mars 1984, déposée en plusieurs copies au Centre d'archives de Montréal, laisse entrevoir un français étonnamment conventionnel, comme en témoigne son incipit :

Ce matin-là, Jean-Baptiste le Hudon s'arrêta devant les grandes portes de la boutique de forge et, fidèle au monde de ses habitudes, il n'eut pas un regard pour le paysage. Il ouvrit les grandes portes et se glissa à l'intérieur, heureux de se retrouver enveloppé par la pénombre qu'il y avait dans la forge. Suspendu à un clou, il y avait le grand tablier de cuir dont il [se] revêtit, et qui ne lui gardait que l'épaule et le bras droit à découvert.¹²

- 5 Narré à la troisième personne du singulier, cet incipit focalise sur le point de vue de Jean-Baptiste le Hudon, forgeron-fondeur établi à Dieppe et qui y travaille en compagnie de son fils Moïse, que la suite du récit transformera en véritable héros de l'histoire. Le choix des prénoms « Jean-Baptiste », saint patron des Canadiens français, et de « Moïse », père biblique et fondateur de la religion juive, n'est d'ailleurs pas anodin et inscrit ces deux personnages dans une généalogie investie d'une mission fondatrice : c'est le fils de Moïse, qui s'exilera jusqu'au Nouveau Monde et deviendra le père de la nation canadienne-française. Ainsi, plutôt que de mettre en scène d'entrée de jeu l'histoire du petit-fils, VLB s'intéresse d'abord au grand-père ancestral, dans l'intention de créer une filiation reliant la France à sa future colonie.
- 6 Bien que le texte de base emploie un registre de langue élevé, les autres copies de cette version révèlent plusieurs ratures au stylo qui tendent à abaisser le niveau de langue, trop soutenu pour les dialogues, et à y greffer des formulations dérivant de l'oral : « Quand on travaille avec moi, il ne faut jamais être en dans les retards. Pourquoi n'es-tu pas déjà allé que t'es pas déjà rendu à la rivière ?¹³ » Les particules de négation abolies, qui font dévier le texte vers la diction populaire, contribuent à assouplir le dialogue et à lui donner une sonorité « québécoise » que VLB attribue au parler des ancêtres canadiens-français, venus de Normandie et de Bretagne : les personnages, rappelons-le, vivent à Dieppe. Par ailleurs, les corrections soulèvent une autre modification d'importance : Moïse change de prénom et devient « Personne ». Cette dépersonnalisation du personnage principal tend à dévaloriser celui qui deviendra le père de la nation québécoise et s'accorde avec le niveau de langue abaissé des dialogues : « Moise Personne, il ça serait (le) temps que tu t'aïlles me chercher l'eau à la rivière. » (GT – 71) et « Qu'est-ce Que c'est que t'attends, Moise Personne ? » (GT – 71). La narration, cependant, conserve un registre de langue élevé ; VLB opérant même quelques substitutions de temps verbaux pour uniformiser le texte au passé simple.
- 7 Dans la même boîte, une autre chemise, sur laquelle une graphie manuscrite indique « vieilles copies/versions définitives » recèle une autre variante, vraisemblablement antérieure à celle-ci et datée du 6 mars 1982, reproduite en plusieurs copies. Parmi ces « vieilles copies » s'en trouve une qui présente à nouveau de nombreuses ratures au stylo bleu et dont l'incipit se lit ainsi :

Même dans le plein du jour, alors que le soleil était comme est pareil à une roue de charrette scintillante dans le ciel, il arrivait m'arrive maintenant souvent à Moise de désertir la forge où son mon père, tout au fond de la boutique, martelait martèle féroce l'enclume. Son père était d'une Taille prodigieuse de mon père, comme tous les forgerons. Il était vêtu d'un Je regarde avant de m'en aller le grand tablier

de cuir ne gardant que qui ne lui garde que son [illisible] et son épaule bras droit à découvert. Il portait un Et ce vieux bonnet, de cuir aussi, et un le bandeau sombre sur l'œil gauche qu'il avait a perdu quand une étincelle de fer martelé l'a, il y avait a de cela bien des années, rendu infirme. Du coup, il en avait a cessé de parler et s'était s'est laissé pousser la barbe, aussi noire que le charbon de bois qu'il utilisait utilise pour alimenter le feu de sa forge. Il Ne sortait sortir à peu près jamais de la boutique, y passait passer toutes ses journées à travailler dans l'inusable de sa la patience, sans même manger.

- 8 Ce glissement majeur, d'une narration impersonnelle à un narrateur s'exprimant à la première personne du singulier et au présent de l'indicatif, semble annoncer la tendance qui sera poursuivie dans les versions ultérieures : une voix narrative qui épouse de plus en plus les caractéristiques du français québécois. La prise de parole du personnage principal, qui conserve le prénom de « Moïse » dans cette variante, consolide le projet esthético-idéologique de VLB, où l'identité québécoise ne s'affirme plus dans un rapport historique à la France, mais à travers l'appropriation par le narrateur d'une langue « dégradée ».

Les « débris » de La Grande Tribu dans Le Carnet de l'écrivain Faust

- 9 *Le Carnet de l'écrivain Faust* constitue le journal d'écriture de VLB durant l'année 1986 où, épuisé par le chantier de *La Grande Tribu*, il met de côté temporairement son grand projet. La réflexion qu'il mène dans ce carnet sur les exigences de l'écriture et du métier d'éditeur s'entremêle de « débris » de *La Grande Tribu*, ainsi désignés par l'auteur. Ces fragments, dont le récit s'écarte sensiblement de celui des manuscrits déposés au Centre d'archives de Montréal, révèlent une évolution du style littéraire de VLB, où la mise en valeur d'un registre de langue relevant du parler québécois se fait notamment grâce à la création lexicale.
- 10 Quelques néologismes font leur apparition, comme « snoirauds » (« les nuages s'ameutent, snoirauds et lourds¹⁴ »), formé de « snoreau » (qualificatif utilisé dans la langue canadienne-française pour désigner un enfant espiègle ou une personne rusée) et « noiraud » (qui est très foncé de poil). Les canadianismes sont plus nombreux, tels que « dodiche¹⁵ », au sens de caresser, « assavoir¹⁶ », usage désuet du verbe « savoir » selon le Littré, ainsi que « farfiner », qui signifie « tergiverser, ruser », comme dans la phrase « elle n'a pas farfiné longtemps avec la laine qu'elle était mariée avec¹⁷ ». Toutefois, ce sont surtout les constructions syntaxiques laborieuses, calquées sur l'oral et obéissant à une certaine sonorité, qui se démarquent parmi ces fragments :

Alors nourrir les poules comme dans l'ainsi de n'importe quel matin et puis, pareil à ce que tout le temps je fais aussi, les regarder tandis qu'elles mangent et que moi, ange bientôt déchu assis sur le petit banc, j'attends. Quand ça se laisse faire, de longues heures de même, je pense à rien et personne ne sait plus trop bien où c'est que je peux bien m'en être allé. J'imagine que ce n'est pas très important au fond parce que le bruit, la fureur, l'ombrage et tout ce qui tombe et sombre, il n'y a rien de définitif dedans puisque c'est englué dans le temps et que quand c'est ainsi, si imprécis, tout ne peut toujours que rester tout inachevé¹⁸.

- 11 Cette syntaxe particulière, constituée de phrases dans lesquelles se mêlent plusieurs fragments renvoyant à des sujets différents, fait partie du style littéraire de VLB et casse de l'intérieur les structures du français normatif. Néanmoins, cette « dégradation »

progressive de la langue française, si elle tend à rapprocher le texte du niveau de langue oral au Québec, ne réussit pas à concrétiser, comme VLB le souhaitait, « notre invention comme hommes originaux dans une société qu'on nous veut originale, à notre image et pis à notre ressemblance¹⁹ ». Ces efforts d'inventivité, selon VLB, doivent aller de pair avec l'inscription définitive du peuple québécois dans l'histoire. Or, ces « débris », dont le récit se déroule au Québec, signent l'échec de la langue populaire à faire apparaître l'histoire, presque totalement évacuée de cette version. En outre, en suggérant que « le bruit, la fureur, l'ombrage et tout ce qui tombe et sombre » ne sont pas définitifs, puisqu'englués dans le temps dans une forme inachevée, VLB annonce en quelque sorte une tâche qui reste à terminer.

Version publiée : la création d'une nouvelle langue

- 12 Après avoir laissé en suspens le projet de *La Grande Tribu* pendant une vingtaine d'années, VLB livre sa version définitive à la publication en 2008. On retrouve dans cette version publiée le même narrateur, cette fois désigné par son nom : il s'agit du simple d'esprit Habacqc Cauchon, un cul-de-jatte enfermé et « soigné » dans l'asile du docteur Avincenne, et dont VLB fait le symbole d'une société lourdement handicapée : « À moi seul, je constitue toute la nation, son idée raciale et son idée civile, son idée de rébellion et son idée d'indépendance. » (GT – 68). Le récit, à quelques exceptions près, s'assimile à celui relaté par les débris du *Carnet de l'écrivain Faust*. Cependant, si l'histoire de *La Grande Tribu* se situe toujours au Québec, le récit de la fondation du territoire, présent dans les ébauches de l'œuvre, se retrouve dans la version achevée, mais c'est toutefois par l'intermédiaire de la mémoire d'Habacqc qu'il nous est rendu. Le récit historique passe donc cette fois par le filtre du fantasme, d'une manie névrotique, puisque le narrateur est d'abord sous traitement à cause de son « hystérie historique », une obsession du passé qui le pousse à replonger dans ses souvenirs à la recherche de l'histoire de ses ancêtres. Cette variation narrative relègue donc le récit historique au second plan et convie le lecteur à s'en méfier, puisqu'il provient de l'esprit dérangé d'Habacqc. En outre, cette disqualification de l'histoire par le biais du narrateur s'accroît du fait que son médecin se plaît à lui diagnostiquer de multiples maladies. La langue, notamment, serait touchée :

Ma langue, elle si épaisse et si pleine de petits boutons que j'ai de la misère à la faire passer entre mes lèvres. De son pouce et de son index, le docteur Avincenne s'en empare, la triture, la malaxe, la chatouille, lui assène pichenettes et pichounettes. Ma langue, elle est devenue un gratteux de Loto-Québec, et le docteur Avincenne a une chance sur treize millions d'y trouver le gros lot. (GT – 234)

- 13 C'est par cette référence précise à une réalité bien québécoise (le « gratteux de Loto-Québec » désignant un billet de loterie) que l'on peut déduire cette association établie par VLB entre les enjeux linguistiques au Québec et la langue d'Habacqc Cauchon. Allégorie du parler français au Québec, la langue d'Habacqc est si atteinte qu'il a « de la misère à la faire passer entre [ses] lèvres » : elle reste donc une langue contrainte, limitée, confinée à la sphère intime. Le docteur Avincenne, médecin ou tortionnaire (la frontière est mince), ne se gêne pas d'ailleurs pour la manipuler et la malmenier, parce qu'il suspecte la langue infectée d'Habacqc Cauchon de causer ses troubles mentaux :

L'infection par la langue peut occasionner une lésion du cortex cérébral, dans lequel cas se produit l'occlusion de la glotte par accolement des cordes vocales l'une contre l'autre. Je n'aime pas l'aphasie ; ça se soigne mal, c'est long, déroutant et peu excitant à mener jusqu'à la guérison. Tout compte fait, je préfère la rébellion,

quand ça tonitruer haut et fort, quand ça cherche par tous les moyens à s'évaser, à
s'évader, à s'épivarder par monts et par maux, par mots et par mardemots.
(GT - 235)

- 14 L'aphasie, que le dictionnaire médical désigne comme un « trouble de l'expression et/ou de la compréhension du langage oral (surdité verbale) ou écrit (cécité verbale ou alexie) » est un trouble qui « se soigne mal » et qui s'oppose directement à la rébellion, qui « tonitruer haut et fort ». Or, cette langue révolutionnaire dont le docteur Avincenne fait mention, est incarnée par un autre pensionnaire de son asile, soit le personnage de « l'original  pormyable ». Celui-ci est nommé en hommage au po te québécois Claude Gauvreau, du nom du personnage principal de sa pièce *La Charge de l'original  pormyable*. Gauvreau est en outre le créateur d'un mode d'expression poétique, « l'exploréen », un langage de la désarticulation, qui décompose les mots en retournant à leur dimension la plus élémentaire les phonèmes. Le po te était lié avec les Automatistes, un groupe d'artistes montréalais qui préconisaient une approche intuitive expérimentale sensée conduire à un renouvellement du langage artistique. Gauvreau nourrit ainsi le rêve « d'une poésie pure, fondée sur un langage qui ne ressemble à aucun autre. Ce langage est pour lui une façon de dépasser l'écriture automatique du surréalisme sur son propre terrain, en accueillant ainsi, non dans la passivité, mais dans un état de tension, des mots inconnus²⁰ ». De nombreux extraits de la poésie explor enne, issus des textes de Gauvreau, sont reproduits dans *La Grande Tribu* :

Marche de crème
Support de gaine
  l' pi à l' pi ch dor cher darmitor
Soutiens-nous
Soutenons-nous
Soutenons-le
 chelle farcie
Dans le temps embrum 
Emprun  anglais 
Par la barbe des femmes désossées
S  s 
  à à ! (GT - 73)

- 15 Ainsi, prolongeant l'hommage à l'œuvre du poète, l'original épormyable dans *La Grande Tribu* s'exprime en « hyperboréen », « qui est la langue souveraine qu'on brame par ses hauts bois dans la forêt noire et boréale du Nouveau Monde » (GT - 254). VLB accorde donc à la langue de l'original épormyable un statut souverain, suprême, et une portée nationale : voix du Québec des origines, de son isolement nordique. Le préfixe « hyper », qui indique la supériorité, le caractère excessif d'une chose, accentue le pouvoir symbolique de cette langue, qui se déploie avec tant de force et de fureur que l'original épormyable représente un péril pour la communauté : « Un po te rebelle, passe encore. Mais un po te révolutionnaire, qu'en faire quand ça ne cesse pas de hurler comme les mille et un gueulards du Saint-Maurice²¹, et dans une langue autre que celle de la sagesse des nations ? » (GT - 71). La poésie de l'original épormyable, attachée à la tradition orale québécoise par cette référence aux gueulards du Saint-Maurice, est exprimée dans une langue « autre que celle de la sagesse des nations », c'est-à-dire qu'elle s'oppose à la raison, au discours sentencieux et aux formules bien tournées.   l'inverse, le pouvoir du langage « hyperboréen » provient du fait que cette poésie, fondée sur le primat du son sur le sens, permet l'ouverture de celui-ci, en découple les possibilités, comme le remarque Habacq  : « Même si je m'ent tais à faire le Jos Connaissant, je serais incapable de choisir

le bon sens parmi tous ceux-là qui sont possibles dans ce bout de poème que chante presque l'original épormyable tellement il a l'air content de ce qui bruit sans fureur dans sa voix. » (GT – 252). Cette langue nouvelle est donc celle de la fureur apaisée, qui signerait la fin du combat pour l'appropriation d'une langue « nationale », une langue qui permettrait au peuple québécois de créer enfin sa propre histoire. Or, la poésie de l'original épormyable, largement conspuée au cœur du récit de *La Grande Tribu*, ne parvient pas à souder l'unité et l'identité nationales. Si elle trouve un admirateur en la personne d'Habacq Cauchon, celui-ci admet toutefois échouer à la saisir : « J'ai souvent entendu l'original épormyable quand il bramait ainsi en langage exploréen, mais je n'y jamais rien compris : tous ces mots bizarres associés par étrangeté dans des phrases que domine l'onomatopée, à quels sens se nourrissent-ils ? » (GT – 763). À travers le personnage de l'original épormyable, VLB mène donc seul sa propre révolution langagière, par la découverte d'une nouvelle façon d'envisager et de dire la réalité, espérant par là conjurer ce « faux-pays sans originalité » le Québec, où l'imitation serait la seule forme d'expression :

Ce pays des mimes. Ce pays qui avait longtemps été le pays des mimes. [...] Ce pays trop longtemps perroquet. Ce pays qui se niait pour ne pas produire de héros. Ce pays qui ne serait peut-être jamais le *Quichotte* ni même que l'*Ulysse*. Ce pays dont le destin serait peut-être de ne jamais arriver à son langage.²²

- 16 Face à ce constat plutôt négatif, il convient de rappeler l'aporie qui, à priori, scinde le projet d'écriture de VLB en deux tendances contradictoires que celui-ci voudrait concilier : cherchant d'une part à endosser dans ses textes le parler populaire pour que la langue demeure à l'image de locuteurs québécois, il souhaite d'autre part, par le même moyen, dépasser leur condition de dépossession. Si les œuvres écrites en joual représentent pour lui « une prise de possession du langage par le créateur québécois – y faut pus seul'ment que recréer, y faut pus seul'ment qu'imiter, y faut créer pis s'créer soi-même!²³ », VLB admettra lui-même que le joual ne peut pas amener « l'grand Chang'ment » qu'il appelle de ses vœux. Ainsi, alors qu'il revendiquait à ses débuts le « mal écrire » et favorisait une langue oralisée, il abandonne plus tard son « joual de bataille » pour se consacrer plutôt à l'invention d'une nouvelle langue, arguant que la nation québécoise n'en sera véritablement une que lorsqu'elle aura trouvé « sa » langue. C'est pourquoi *La Grande Tribu*, appelée à devenir l'épopée historique du Québec francophone, passe d'un récit de l'Histoire, éprouvant tour à tour le français normatif et le français québécois pour remonter aux origines de la nation canadienne-française, à un récit fantasmé, où l'Histoire n'est pas reniée, mais existe à travers l'esprit du narrateur, interprétée et forgée à son image. C'est la même démarche qui opère dans le cas de la langue : si la nécessité de créer une langue nationale s'appuie de prime abord sur une tentative d'« enquébéciser » la langue française en insistant sur ses archaïsmes et ses régionalismes, qui remontent aux origines de la nation canadienne-française, c'est dans la version publiée de *La Grande Tribu* que la véritable révolution langagière s'effectue, par la mise en valeur d'un nouveau mode d'expression. Ainsi, cette langue nouvelle s'arroge un statut mythique puisque c'est elle qui doit présider à la création collective du peuple québécois. Néanmoins, la démarche de VLB, si elle est fondée sur un désir de rassembler la nation autour d'un seul langage, demeure résolument individuelle : cette poésie « automatiste » fait obstacle à la lisibilité du texte et complique l'adhésion du lecteur au récit. *La Grande Tribu*, dernière traversée de l'aliénation dans l'œuvre de VLB, pose ainsi par son travail sur la langue les jalons d'une identité québécoise nouvelle qui demeure sans écho. En effet, si l'entreprise menée par VLB paraît légitime dans les années 1960 et

1970, alors que le contexte socio-culturel de l'époque favorise un questionnement sur le rôle de la langue au cœur de l'œuvre littéraire, elle est aujourd'hui mal perçue par la critique qui tend à la considérer comme passéiste. Pourtant, malgré son obstination à faire du projet national le principal enjeu de la littérature québécoise, professant qu'elle n'en sera véritablement une que lorsque le Québec accèdera au rang de pays, VLB poursuit une œuvre qui cherche sans cesse à renouveler le langage et à multiplier ses formes. Il souhaite par là suivre les pas de James Joyce, rappelant ces mots de l'écrivain irlandais dans l'épigraphe de *La Grande Tribu* : « Le monde change. Les mots doivent changer aussi. »

BIBLIOGRAPHIE

Beaulieu, Victor-Lévy, *Entre la sainteté et le terrorisme*, Montréal, VLB Éditeur, 1984.

Beaulieu, Victor-Lévy, *La Grande Tribu - C'est la faute à Papineau*, Montréal, Boréal, coll. « Compact », 2008.

Beaulieu, Victor-Lévy, *Le Carnet de l'écrivain Faust*, Montréal, Stanké, 1995.

Beaulieu, Victor-Lévy, *N'évoque plus que le désenchantement de ta ténèbre, mon si pauvre Abel : lamentation*, Montréal, VLB Éditeur, 1976.

Beaulieu, Victor-Lévy, « Le Québec, sa langue pis sa contre-culture », *Études littéraires*, vol. 6, n° 3, 1973, p. 363-368.

Beaulieu, Victor-Lévy, « Quelques problèmes urgents de la politique culturelle québécoise », *Maintenant*, Québec, n° 107, juin-juillet 1971, p. 193-195.

Biron, Michel, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, coll. « Compact », 2010 (2007).

Hamelin, Louis, « Un gombo de roche gonzo (stratégies langagières chez Joyce et chez VLB) », *L'Action nationale*, Québec, mai/juin 2007, p. 38-55.

Larose, Karim, *La langue de papier : spéculations linguistiques au Québec, 1957-1977*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2004.

NOTES

1. Le terme aurait été inventé pour imiter la prononciation canadienne-française du mot « cheval ». À ce sujet, voir Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 2010 (2007), p. 456.
2. *Ibid.*, p. 456.
3. Dans la suite de ce texte, Victor-Lévy Beaulieu sera désigné par son acronyme « VLB ».
4. Victor-Lévy Beaulieu, « Quelques problèmes urgents de la politique culturelle québécoise », *Maintenant*, n° 107, juin-juillet 1971, p. 193.

5. Victor-Lévy Beaulieu, « Le Québec, sa langue pis sa contre-culture », *Études littéraires*, vol. 6, n° 3, 1973, p. 125.
6. Victor-Lévy Beaulieu, « Être un écrivain québécois », *Entre la sainteté et le terrorisme*, Montréal, VLB Éditeur, 1984, p. 251.
7. Karim Larose, *La langue de papier. Spéculations linguistiques au Québec*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2004, p. 278.
8. Victor-Lévy Beaulieu « Être un écrivain québécois », *Entre la sainteté et le terrorisme*, op. cit., 1984, p. 252.
9. Victor-Lévy Beaulieu, *La Grande Tribu : c'est la faute à Papineau*, Montréal, Boréal, coll. « Compact », 2008, 874 pages. Désormais, tous les renvois à cette édition seront signalés, dans le corps du texte, par la seule mention (GT – suivie du numéro de la page).
10. VLB, refusant de classer son livre dans une catégorie littéraire prédéfinie, en invente une, qu'il nomme « Grotesquerie ».
11. Victor-Lévy Beaulieu, « Moman, popa, le joual pis moué », *Entre la sainteté et le terrorisme*, op. cit., p. 311.
12. MSS 408, 2006-10-001\3210, chemise 2, p. 1.
13. MSS 408, 2006-10-001\3210, chemise 2, p. 72. Ici et plus loin notre transcription (nous avons fait le choix d'une transcription linéaire).
14. Victor-Lévy Beaulieu, *Le Carnet de l'écrivain Faust*, Montréal, Stanké, 1995, p. 19.
15. *Ibid.*, p. 21.
16. *Ibid.*, p. 65.
17. *Ibid.*, p. 63.
18. *Ibid.*, p. 19.
19. Victor-Lévy Beaulieu, « Le Québec, sa langue pis sa contre-culture », *Études littéraires*, op.cit., p. 125.
20. Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise*, op.cit., p. 318.
21. Les « gueulards du Saint-Maurice », personnages des *Contes de Jos Violon* de Louis Fréchette.
22. Victor-Lévy Beaulieu, *N'évoque plus que le désenchantement de ta ténèbre, mon si pauvre Abel*, lamentation, Montréal, VLB Éditeur, 1976, p. 148.
23. Victor-Lévy Beaulieu, « Moman, popa, le joual pis moué », *Entre la sainteté et le terrorisme*, op. cit., p. 310.

RÉSUMÉS

Cet article étudie l'évolution de la langue dans *La Grande Tribu*, le maître ouvrage de l'écrivain québécois Victor-Lévy Beaulieu. Les états génétiques successifs de l'œuvre révèlent une radicalisation de l'expérimentation langagière qui vise non seulement à « enquébécoiser » la langue française, c'est-à-dire à la « dégrader » pour la forger à son image, mais aussi à surpasser cette situation linguistique associée à l'aliénation de la nation canadienne-française par la création d'une langue nouvelle.

This article sheds light on Victor-Lévy Beaulieu's radical use of language in *La Grande Tribu*. Studying his magnum opus' manuscripts reveals Beaulieu's will to experiment further with language from version to version : Beaulieu wants indeed to « degrade » French language into his

own reforged « Québec version », but also to transcend Québec's linguistic situation (closely associated with alienation) by creating a new language.

AUTEUR

MYRIAM VIEN

Université McGill (Québec)